

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

32^e ANNÉE

N° 11

1^{er} JUIN 1889.

AVIS : Se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, pour 1889; sauf avis l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

Conversations sur le spiritisme, les 7 et 21 juin à 8 heures 1/2 du soir, au nouveau domicile de notre librairie, 1, rue Chabanais. On ne reçoit que les personnes munies d'une carte d'invitation personnelle.

Réunion de la commission exécutive du Congrès, les jeudis 6 et 20 juin, à 8 h. 1/2 du soir; tous les délégués et chefs de groupe y sont admis, ainsi que les spirites et spiritualistes dont les conseils doivent être écoutés.

CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE INTERNATIONAL

FRÈRES SPIRITES ET SPIRITUALISTES

Le congrès spirite et spiritualiste international s'ouvrira le lundi, 9 septembre 1889, et se terminera le 15; la commission exécutive, nommée par les délégués, espère bien que tous nos correspondants journalistes, chefs de sociétés et de groupes, individualités isolées, nous adresseront leurs travaux, mémoires et remarques avant le 15 août.

La commission exécutive ne peut tracer la marche des travaux qu'après avoir lu les mémoires et les remarques qui lui seront adressés, 1, rue Chabanais à son siège social, chez M. Leymarie, par les spirites, spiritualistes, théosophes, swedenborgiens, magnétistes, kabbalistes, etc : Nos correspondants seuls doivent déterminer les décisions que prendra la commission exécutive car, rationnellement, elle ne peut le faire qu'en connaissance de cause.

La commission se partagera le travail de lecture des mémoires, puis elle les classera selon leur nature et leur tendance, de telle manière qu'en arrivant pour le Congrès du 9 septembre, les délégués puissent trouver autant de sous-commissions qu'il y aura de sujets à traiter; en effet, chacun aura beaucoup à dire, et comme le travail devra être centralisé pour en opérer une division judicieuse, les membres du futur Congrès seraient prévoyants et prudents s'ils élaboraient à l'avance les sujets qu'ils auront à cœur de traiter, et nous expédiaient leurs manuscrits ou leurs missives, le plus tôt possible.

Les délégués, en arrivant à Paris, se feront inscrire à la sous-commission à laquelle seraient attribués leurs mémoires respectifs, et même à plusieurs divisions s'ils voulaient s'occuper de travaux divers; en somme, le travail d'élaboration étant fait le matin, de 8 h. à midi, dans les diverses sous-commissions, le compte rendu de ces discussions intéressantes serait lu l'après-midi, de 3 à 6 heures, en assemblée générale des membres de toutes les commissions, nommés dans chaque division par les secrétaires.

En conséquence, point n'est besoin de craindre que la discussion dans les bureaux ne soit aussi large que possible, et que la commission exécutive s'arroge le droit d'écarter tel sujet pour n'en admettre que d'autres à son gré; les sous-commissions jugeront du bien fondé des travaux qui leur seront présentés, et décideront si l'on doit en débattre, l'après-midi, dans la réunion générale des membres de toutes les sous-commissions.

Nos amis d'Italie pensent qu'il est bon de tenir compte des propositions et déclarations prises par le Congrès spirite international de Barcelone en 1888; ils comptent aussi que les décisions que prendra le futur Congrès seront en accord avec les tendances de l'esprit moderne; que le plus large souffle de progrès les animera, et qu'il serait sage de prouver, *urbi et orbi*, que les tendances spirites et spiritualistes actuelles, visent la transformation morale et sociale de l'individu et de la collectivité, à l'aide du savoir, d'une éducation largement dispensée à tous, et de l'association judicieusement entendue.

Nous répondrons à nos frères et amis: Envoyez vos mémoires et déclarez que les idées qu'ils contiennent étant humanitaires, vous désirez qu'elles soient livrées à la discussion; nécessairement la commission exécutive tiendra compte de votre demande, cela est logique et rationnel.

Cette liberté de discussion dans les bureaux des sous-commissions ne s'étendra pas aux séances publiques, devant des auditeurs conviés à y assister, tels que des membres de la Presse ou des personnages influents, sympathiques à notre cause, sans en avoir étudié la belle et puissante philosophie; les orateurs les plus experts seront choisis en séance générale, et ne devront traiter devant un public profane en partie, que des idées qui nous unissent tous, en laissant à l'écart les questions sur lesquelles l'entente générale n'est point faite complètement. Nous devons nous présenter comme des gens studieux et éclairés; unis et formant une cohésion puissante, qui ne livrent rien aux hasards d'une discussion prématurée, qui affinent en public deux points fondamentaux: l'Éternité du moi conscient (de l'âme), et les rapports entre les âmes incarnées et désincarnées.

À partir du Congrès de 1889, il faut établir un centre sérieux, ou une union générale qui ait le consentement de tous et puisse relier les écoles diverses

en un faisceau résistant ; chacune d'elles restant libre, mais apportant néanmoins avec joie le résultat de ses investigations et de ses études à ce centre.

Plus d'ostracisme et de vaines jalousies, plus de récriminations inutiles, toutes choses qui diminuent les chercheurs de bonne volonté, et nous avons ce noble et puissant objectif : le progrès en tous les sens de l'être humanité, le règne de la pure et simple raison, celui de la justice absolue.

Frères Espagnols, Anglais, Russes, Danois, Norwégiens, Suédois, Allemands, Belges, Suisses, Hollandais, Italiens, Polonais, Portugais, Turcs, Américains, du nord et du sud, Egyptiens, Algériens, Asiatiques, Océaniens, répondez à notre appel ; aidez-nous à réaliser une manifestation puissante devant le néantisme qui démolit les assises de la conscience humaine, conscience que nous voulons relever, en lui donnant la connaissance exacte de ses hautes destinées.

Et maintenant, *Laboremus* ; nous attendons les adhérents et leurs mémoires.

ADHÉSIONS AU CONGRÈS

PARIS : groupe de Mme ARNAUD, 29, rue du Château-Landon, représenté à la séance par trois délégués (omis par erreur dans la liste du 1^{er} mai).

SAINT-PÉTERSBOURG : groupe Rochester. — ROCHEFORT-SUR-MER : groupe

La Fraternité, Président M. CROZE qui nous a envoyé l'obole collective. —

ROME : Unité et Fédération, groupe de l'Académie internationale pour les

études spirites et magnétiques. — FLORENCE : représentée par le professeur

Damiani. — LECCE : représentée par le Comte *Cresci*. — PALERME : repré-

sentée par le Baron *Bereventano*. — VENOSA : représentée : par le Docteur

Santangelo. — TERAMO : représentée par le professeur *Falcomer*. — RIETI :

représentée par l'ingénieur *Dupré*. — SPOLETO : représentée par le Capitaine

Viola. — TERNI : représentée par M. *Caraccioli*. — BONDENO : représentée

par le Sénateur *Borselli*. — GENOVA : représentée par le Docteur *Anfossi*. —

CREAN (Calvados), M. H. Michel donne son adhésion au Congrès.

SOUSCRIPTION POUR LE CONGRÈS.

MM. Aviragnet, Pointis-Isnard, 5 fr. — Famille Vigné, 10 fr. — Pierre

Geraud, 40 fr. — Un juge de paix, 1 fr. — Baptiste Gaillard, à Puyvineux, 2 fr.

— Chapet, à Lyon, 10 fr. — (Professeur Reggiani A, 5 fr. — Docteur Barbieri

de Introini, 5 fr. — Chevalier X, 5 fr. — Capitaine E. Volpi, 10 fr. — Du

Groupe Sparso, Italie). — Fabre, Paris, 10 fr. — Auguste Fromont, 5 fr. —

Famille Wagner, 2 fr. — M. Richard Desandrè, 5 fr. — Mme Joannès, de

Bruxelles, 5 fr. — Mme Limet, 1 fr. — M. Guilbert, 1 fr. — M. Rouxel, 5 fr.

Mme Eulalie Catala, 5 fr.

Le groupe LA FRATERNITÉ de Rochefort nous a envoyé par M. Croze, son président, la somme de 40 fr. déjà portés sur notre liste du 15 mai 1889; voici les noms des personnes qui ont souscrit : M. Croze, 5 fr. — Paillé 2 fr. — Courte 1 fr. — Poupy 2 fr. — Faure 2 fr. — Lamy 3 fr. — Linc 2 fr. — Drouillard 1 fr. — Bourit 2 fr. — Thomé 2 fr. — Guinaudeau 3 fr. — Charron 2 fr. — Gazeau 1 fr. — Somme prélevée sur la caisse du groupe la Fraternité 12 fr.

CRITIQUE DE L'APOLOGIE DU CHRISTIANISME (Suite)

(Voir la *Revue spirite* du 1^{er} avril 1889).

Nous ne le suivons pas dans toutes ses citations annonçant que l'humanité entière attendait un libérateur, et qu'un Dieu s'incarnerait et mourrait pour sauver l'humanité déchue, ce qui, dit-il, confirme parfaitement les dogmes de l'incarnation et de la rédemption; mais il reconnaît que ces deux mystères ont toutes les apparences de l'absurdité. Alors, fidèle à son argument favori, il affirme que l'universalité d'une croyance, malgré son irrationalité apparente, est le plus solide fondement de la certitude; il ne connaît pas de meilleur argument, et comme il est d'un fréquent usage dans la polémique religieuse, il nous apprend à le manier, (2^e vol. page 140 et suiv.) : La vérité, dit-il, a seule le privilège de parler aux yeux et à l'esprit des hommes. Lorsqu'une chose est universellement crue par tous les hommes, il y a lieu de croire qu'elle est vraie. Il établit une distinction entre les erreurs et les absurdités; il ne définit pas les absurdités, qui d'après les dictionnaires signifient choses contraires à l'évidence et au sens commun. Il y a des erreurs qui ne sont pas des absurdités, parcequ'elles ressemblent à la vérité. Ainsi, jusqu'aux temps modernes, tous les peuples ont cru que le soleil tournait autour de la Terre; ce n'était pas une absurdité, mais une erreur qui avait toutes les apparences de la vraisemblance. Toutes les erreurs qui ont joui de quelque universalité le devaient à leur analogie avec la vérité. En conséquence, ajoute-t-il, si une croyance est universellement adoptée par tous les hommes, et si elle est invraisemblable, elle n'est pas une erreur d'analogie avec la vérité; et comme il est admis que l'universalité des hommes ne peut tomber que dans des erreurs d'analogie, il s'ensuit que l'objet d'une croyance universelle dépourvu d'analogie n'est pas une erreur, mais nécessairement une vérité; en conséquence plus un objet s'éloigne de la vraisemblance, plus son universalité de croyance s'explique par quelque vérité cachée qui lui est propre.

Si une chose tout à fait invraisemblable jouit de la plus grande universa-

lité de croyance, c'est la chose la plus certaine et la plus vraie, car son étrangeté prouve qu'elle n'a pas été inventée, et son universalité indique qu'elle a été une vérité primitive dont on a perdu le sens. D'où M. Nicolas conclut qu'une vérité cachée sous les apparences de l'erreur est d'autant plus solide qu'elle aura maintenu son universalité de croyance malgré les plus grandes invraisemblances!!

Nous répondrons à cette argutie paradoxale que dans la vie usuelle une véritable absurdité ne peut pas se maintenir universellement, parce que son impossibilité est bientôt reconnue. Ainsi le public n'admettra jamais que la partie est plus grande que le tout; que d'un point à un autre la ligne courbe est plus courte que la ligne droite, etc., mais en fait de religion les peuples acceptent très facilement les plus grandes absurdités, quoiqu'elles ne paraissent nullement avoir été des vérités primitives dont on aurait perdu le sens, si ces absurdités leur sont présentées avec assurance et autorité, sous le voile du mystère et avec un cérémonial imposant.

Ainsi les absurdités de la mythologie grecque ont été universellement et très longtemps crues dans le monde greco-romain, qui alors formait tout le monde civilisé; Socrate et les nombreux martyrs chrétiens ont payé de leur vie leur refus d'y croire. On ne voit pas l'analogie que ces absurdités avaient avec la vérité, et de quelles vérités primitives elles pouvaient dériver.

Les Egyptiens dévoyés d'une religion spiritualiste en étaient venus à adorer les animaux les plus immondes; cette absurdité, universellement crue en Egypte, ne reposait sur aucune vérité et ne présentait aucune analogie avec la vérité.

Tous les peuples sauvages et la plupart des anciens peuples ont offert à leurs dieux des victimes humaines; quelle vérité ou utilité cachée pouvait renfermer cet acte horrible? Ainsi l'usage des sacrifices, universellement admis par tous les anciens peuples, ne provenait pas d'une analogie avec la vérité, ou de quelque vérité primitive oubliée, mais d'une croyance religieuse instinctive des anciens peuples qui offraient à leurs dieux ce qu'ils auraient offert à leurs chefs.

Les victimes étaient généralement brûlées, parce que le feu était alors considéré comme un agent vénéré et purifiant qui paraissait faire monter vers les Dieux les parfums et la fumée des sacrifices.

Chez les anciens les sacrifices expiatoires formaient la partie importante du culte, les prêtres en tiraient avantage; en conséquence, quelques prophètes et surtout les premiers chrétiens imbus, de ces idées, les ont appliquées à J.-C. dont ils ont fait une victime divine, s'immolant volontairement pour le salut du genre humain, qui, en reconnaissance d'un pareil service, était

obligé de mettre sa doctrine en pratique. Divers philosophes éclairés, frappés des désordres du monde païen, ont naturellement pu dire qu'un Dieu incarné pouvait seul remettre le monde dévoyé dans une bonne voie, en se sacrifiant pour cette noble cause. Car les anciens croyaient tous à l'incarnation des Dieux et à l'efficacité des sacrifices des plus nobles victimes. D'après cela on voit que chez les anciens les sacrifices étaient un acte religieux spontané et non la figure du sacrifice d'un Dieu. Ainsi les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption n'ont pas seulement l'apparence de l'absurdité, mais bien la réalité, car ils ne s'appuient ni sur une vérité méconnue, ni sur une analogie avec une vérité quelconque ; mais les premiers chrétiens enthousiastes et dociles aux décisions de l'Eglise les ont acceptés, malgré toute leur invraisemblance.

DOGMES DIVERS

Comme nous ne voulons combattre M. Nicolas que sur les points où il est en complet désaccord avec le Spiritisme, nous ne le suivrons pas dans les chapitres où il traite du règne de J.-C., de la morale évangélique, etc. Nous nous bornerons à discuter certains dogmes et plusieurs de ses assertions. Il soutient toujours que le catholicisme n'est que le perfectionnement de la religion naturelle basée sur une révélation primitive, dont les diverses religions ne sont que des dérivations défigurées. Alors pourquoi Moïse et J.-C. ne parlent-ils jamais de cette religion primitive qu'ils auraient maintenue en se bornant à l'améliorer, comme Christna et Bouddha dans l'Inde ; tandis que Moïse et J.-C. présentent leur doctrine comme chose nouvelle ? Son assertion n'a donc aucune valeur.

Examinons ce qu'il dit du Purgatoire, dont la Bible, J.-C. et les premiers chrétiens ne parlent pas ; pour prouver la réalité de ce dogme, il s'appuie sur les traditions anciennes, d'abord sur Platon qui dit que les châtiments ont pour but de rendre meilleurs les méchants, et d'intimider ceux qui sont disposés à mal faire, et que les méchants peuvent devenir meilleurs dans un autre monde, comme dans le nôtre, par les souffrances et les remords, seules expiations d'une vie criminelle (cette opinion de Platon se rapproche de la doctrine spirite).

M. Nicolas s'appuie beaucoup sur le 6^e livre de l'Enéide, où Virgile dit que les âmes des morts doivent effacer par de longs châtiments les maux qu'elles ont faits en cette vie ; une peine spéciale est infligée à chaque âme. Les plus méritantes en petit nombre arrivent à l'Elysée, le plus grand nombre est obligé de revenir animer de nouveaux corps. M. Nicolas trouve chimérique l'idée pythagoricienne de réincarnation qui altère la vérité du Purgatoire. Comment Virgile aurait-il pu croire à ce dogme d'invention catho-

lique qui n'est appuyé par aucun ancien document? Mais il nous indique que les idées spirites avaient cours dans le monde greco-romain.

M. Nicolas reconnaît que l'Eglise infallible a établi le dogme du Purgatoire et affirmé que les prières des vivants peuvent soulager et abrégé les souffrances des âmes qui s'y trouvent; mais elle ne décrit pas la nature de leurs peines et la manière dont ces âmes sont purifiées. Il ajoute qu'il s'établit un rapport entre les vivants et les âmes du purgatoire au moyen de la prière qu'elles désirent vivement; pour cela il s'appuie sur la descente d'Ulysse aux Enfers (11^e chant de l'Odyssée), où les mânes des morts étaient très avides du sang des victimes que ce héros y immolait; il en conclut qu'Homère a mis en action cette croyance admise de son temps, laquelle était une figure du besoin qu'ont les âmes du Purgatoire des prières des vivants (cette conclusion nous paraît bien aventurée). L'appui peu solide qu'il trouve chez les païens pour soutenir le dogme du Purgatoire, la faiblesse de ses preuves nous font voir que l'Eglise romaine, qui avait besoin de ce dogme pour l'établissement lucratif des indulgences, a transformé les anciennes croyances spirites en un Enfer temporaire, d'où les prières des vivants pouvaient tirer les âmes.

DE L'ENFER

Les punitions sont pour le moral, ce que les opérations chirurgicales sont pour le corps, des sévices fâcheux, mais souvent nécessaires pour le bien de l'un et de l'autre. Les punitions ne doivent être infligées que pour trois raisons principales : 1^o Tâcher de remettre le coupable dans la bonne voie ; 2^o Intimider ceux qui sont disposés à mal faire ; 3^o Retrancher de la société par l'incarcération ou la mort les criminels dangereux. Hors de là les punitions ne sont que des vengeances ou des sévices qu'on ne peut pas justifier. Les peines éternelles ne remplissent aucune de ces trois conditions, elles ne corrigent pas le coupable puisqu'il doit subir éternellement ces peines ; la punition du coupable ne peut pas intimider les vivants mal intentionnés, parce qu'ils ne sont témoins ni de sa condamnation, ni de ses supplices ; les damnés ne sont point dangereux pour les vivants et pour les élus dont ils sont entièrement séparés. En conséquence, l'éternité de leurs peines serait une vengeance et une cruauté qu'on ne peut pas attendre de la justice d'un Dieu miséricordieux, d'autant plus que Dieu par sa prescience connaissait à l'avance le sort des réprouvés ; alors on ne voit pas pourquoi il leur aurait donné une existence qui devait être éternellement malheureuse. Et si, d'après les paroles de J.-C. : Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, les 170 millions de catholiques romains étant, d'après l'Eglise, les seuls qu'on puisse considérer comme appelés, le nombre des élus serait bien restreint, à

côté de l'immense majorité du genre humain vouée à une éternité malheureuse. Peut-on admettre une pareille horreur de la part d'un Dieu dit bon et miséricordieux.

Une autre chose infirme le dogme infernal ; c'est qu'il voue les âmes à deux éternités infiniment opposées, l'une pleine d'un bonheur divin, l'autre affligée de maux inimaginables. Comment n'y aurait-il pas un état intermédiaire entre deux éternités si opposées ? Les peines temporaires du Purgatoire, n'étant qu'une simple purification pour beaucoup d'élus, ne sont point une éternité intermédiaire entre les deux autres imaginées pour frapper plus énergiquement l'imagination des fidèles.

M. Nicolas, ainsi que les théologiens, évite de discuter ces diverses objections, tellement embarrassantes, qu'il avoue ne pas pouvoir les réfuter ; il s'en rapporte à la foi des fidèles qui peut seule en triompher.

Maintenant tâchons de suivre M. Nicolas dans son plaidoyer en faveur de l'éternité des peines. Nous remarquons d'abord que dans le chapitre de l'Enfer il ne cite pas les paroles de J.-C. concernant les flammes éternelles, quoiqu'elles puissent servir sa cause. On se demande s'il n'aurait pas, ainsi que les spirites, considéré ces paroles comme une simple figure, une hyperbole, ou comme n'étant pas bien authentiques. Il commence par affirmer que l'Eglise n'a point inventé le dogme de l'Enfer dans le but de retenir les âmes par la terreur. Ce dogme, dit-il, est la conséquence des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption ; l'Enfer est la juste punition de tous ceux qui ne pratiquent pas convenablement une religion basée sur le généreux sacrifice d'un Dieu s'immolant pour notre salut. Si on rejette ce dogme, tout l'édifice catholique croule, parce qu'il s'appuie sur lui, et alors la sévère maxime, *hors de l'Eglise pas de salut*, n'est plus à redouter.

Mais toutes les religions, y compris le protestantisme, ont accepté ce dogme ; tous les anciens peuples et même les sauvages ont cru à un enfer éternel. Les poètes et les philosophes païens, les premiers apologistes du christianisme y croyaient aussi ; il relate plusieurs citations des païens mentionnant un enfer éternel. Il défie le plus incrédule de pouvoir résister à cette croyance générale du genre humain, car il faut se rendre à ce vieil axiôme : *Ce qui a été cru toujours, partout et par l'humanité entière, est la vérité*. Il ne précise pas d'où cette croyance générale a pu provenir ; mais il sous-entend qu'elle doit provenir de quelque révélation primitive.

Nous avons dit, qu'en fait de dogmes religieux, les erreurs et même les absurdités pouvaient se maintenir indéfiniment à cause de l'impossibilité de les contrôler.

Chez les peuples primitifs, les moyens les plus barbares, vengances, cruautés, loi du talion, etc., sont à l'ordre du jour. Tous ces peuples croient

instinctivement à une divinité immortelle, ils lui supposent leurs qualités et leurs défauts, avec une puissance beaucoup plus grande; et ils admettent généralement que l'âme humaine est immortelle.

Avant le christianisme, même chez les peuples civilisés, les haines, les vengeances, les cruautés n'étaient contenues par aucun frein religieux : elles étaient indéfinies entre certains individus et certains peuples; ce qui amenait les anciens à croire que leurs Dieux gravement offensés, se vengeaient avec toutes les ressources de leur puissance éternelle, et punissaient les coupables d'une manière perpétuelle. Dans toutes les religions, même les plus élémentaires, il y a toujours eu des prêtres, des conjurateurs, des sorciers, etc., intéressés et voués au maintien de leurs croyances; en conséquence, ils ont habilement exploité cette tendance des populations (peu éclairées à croire à un enfer éternel; ils en ont fait un dogme religieux pour intimider leurs fidèles et les maintenir dans la rigoureuse observance de leur culte. Ainsi la croyance à un Enfer et les sacrifices d'animaux ont été instinctifs dans l'antiquité, et ils ne paraissent nullement provenir d'une primitive religion révélée que rien ne prouve. Nous ferons remarquer que le Spiritisme est la seule croyance qui n'ait pas de ministres intéressés à maintenir de fausses doctrines ou en inventer de nouvelles; car les bons esprits sont des guides parfaitement désintéressés; c'est pour cela que toutes les religions, redoutant les lumières du Spiritisme, l'ont rejeté comme une redoutable concurrence contre laquelle elles ne pouvaient pas lutter.

M. Nicolas aborde ensuite les raisonnements; il reconnaît que le dogme de l'Enfer éternel est accablant pour la raison, mais comme il la redoute, il fait appel à la foi pour qu'elle lui remette son bandeau sur les yeux; alors il se sent fort. Ainsi nous sommes bien prévenus que dans son argumentation la foi et les arguties vont remplacer la raison; c'est toujours le même système, résoudre par la foi et les subtilités les nombreuses invraisemblances du catholicisme.

Il commence par rabaisser le plus possible la raison humaine qui ose scruter la majesté divine. Quel droit aurait l'homme qui vient du néant de comparer la justice infinie de Dieu à la sienne? Le propre de la nature divine est l'infini, par conséquent elle est incompréhensible à l'homme; ainsi la justice et la miséricorde divines étant infinies sont parfaitement incompréhensibles à notre misérable expérience. Dieu nous a donné des lumières pour nous conduire avec nos égaux et non pour le juger. Et si nous comprenions la justice divine, elle ne serait pas infinie. Nous ne la comprenons pas mieux que sa miséricorde infinie dans les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. — (Amy..., ces allégations sont très contestables; son appui sur les dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption n'a

pour nous aucune valeur, ces deux mystères étant tout à fait invraisemblables. Quant à la justice divine, elle peut être infinie en étendue et dans ses diverses applications ; mais elle peut être parfaitement déterminée dans ses rapports avec l'humanité, et préciser exactement, comme tout code de lois, les droits et les devoirs du souverain et de ses sujets, et motiver clairement sa pénalité ; ce que ne fait pas du tout l'Eglise, qui ne donne aucune bonne raison pour justifier les peines éternelles, si ce n'est en invoquant la foi à son secours, et en disant qu'il est impossible de sonder les mystères de Dieu.

De même que pour l'évidence de la doctrine catholique, nous ne demandons pas à pénétrer dans les profondeurs divines, mais nous désirons savoir si les flammes éternelles existent, et connaître les motifs d'une peine si horrible et si contraire à toute raison, tandis que nous n'avons à leur sujet aucune explication plausible émanant de source divine ; si ce n'est les quelques paroles que J.-C. a dites sur leur compte ; mais ce qui en infirme l'exactitude c'est qu'il suffirait d'avoir traité son frère de fou pour être damné éternellement. Si Dieu avait jugé que la connaissance exacte des dogmes du catholicisme fût indispensable à notre salut, il avait mille moyens de nous en donner la certitude en nous envoyant de temps en temps des prophètes ou des mandataires divins, ou des communications spirites qui confirmeraient la doctrine catholique ; car Dieu nous donne toujours l'instinct ou la connaissance de ce qui nous est nécessaire.

Le manque de renseignements précis sur les dogmes de l'Eglise nous indique qu'ils n'émanent pas de Dieu, mais d'une fabrication humaine qu'il ne confirme pas). Pour justifier la vérité de ces dogmes, M. Nicolas dit : Qui comprendra comment Dieu a tiré l'univers du néant et comment il a si bien tout ordonné ? C'est cependant chose parfaitement évidente quoique incompréhensible à la raison, ainsi que Dieu lui-même nécessaire et sans principe. (Amy..., nous ferons remarquer que l'évidence d'un Dieu créateur et cause première, est si manifeste qu'elle n'est pas sérieusement discutable, tandis que les dogmes de l'Enfer, de l'incarnation et de la Rédemption n'ont que l'évidence de l'absurdité.) Si donc, dit-il, Dieu est infini et incompréhensible dans son essence et tous ses attributs, il doit l'être dans sa justice, et si on approuve une récompense éternelle, on doit approuver une punition éternelle. (Amy..., cette conséquence est plus spécieuse que vraie ; le bonheur est la satisfaction des besoins de l'âme et du corps ; c'est l'état normal de tout être vivant et intelligent, évidemment le but de sa création ; le malheur est la violation de ces besoins, c'est un état anormal contraire au but de la création de l'être, et on ne voit pas pourquoi Dieu, prescient et bon aurait créé la très grande majorité de l'humanité pour une éternité de

supplices. Le Spiritisme, plus rationnel et plus consolant, dit que l'homme n'a pas été créé pour la souffrance qui est une épreuve ou une punition temporaire, mais pour le bonheur qu'il peut toujours atteindre par son mérite).
(A suivre.) AMY.

LES THAUMATURGES

Madou, 13 mai 1889 : Monsieur Leymarie,

Il y a deux ou trois jours, je parlais à quelqu'un des faits extraordinaires qui infligent un démenti catégorique à ce que, dans le langage de la science officielle, on appelle pompeusement *les lois de la nature*.

J'ajoutais : « Les thaumaturges... — Les thaumaturges ? s'écria tout à coup mon interlocuteur en me coupant la parole, où y en a-t-il ? Je n'en ai jamais vu, je voudrais bien en voir. — Il y en a partout, répliquai-je, les campagnes regorgent de thaumaturges ; thaumaturges, il est vrai, très modestes, mais thaumaturges véritables, si l'on remonte à l'étymologie du mot, qui signifie faiseur de miracles, homme qui accomplit des choses extraordinaires, étranges, et qu'on refuserait de croire si on ne les voyait de ses yeux, si on ne les touchait du doigt. — Montrez m'en un seulement, rien qu'un seul, insista mon contradicteur. Je ne suis pas exigeant en me contentant de si peu. — Eh ! quoi, repris-je, n'aviez-vous pas dernièrement une brûlure assez grave qui vous avait donné une certaine inquiétude ? — Je le reconnais. Eh bien ? — qui vous a guéri ? — un vieux bonhomme de vigneron qui n'a jamais ouvert un livre de médecine, vu qu'il ne sait pas même lire les grosses lettres. — Quel remède a-t-il employé pour vous guérir ? — Aucun. Il a seulement soufflé sur mon mal ; puis il s'est mis à genoux, a marmotté pendant deux ou trois minutes, je ne sais quelles patenôtres, et, tout d'un coup, je me suis senti mieux. La brûlure a été arrêtée, et en deux ou trois jours, tout a été fini, tandis que si je n'avais eu l'heureuse idée d'aller trouver ce bonhomme, j'en aurais eu pour quinze jours, peut-être même pour trois semaines, car ma brûlure avait une fort vilaine apparence. Est-ce que ce bonhomme serait un thaumaturge, par hasard ? — Parfaitement. Le vieux vigneron a opéré un miracle dans toutes les règles, car c'est un vrai miracle que d'arrêter instantanément et sans l'emploi d'aucun médicament, les progrès d'un mal qui, sans être véritablement dangereux, ne laisse pas que d'avoir son importance et de pouvoir être de longue durée. »

Il ne faut pas aller bien loin en effet, pour se heurter contre un thaumaturge ; les campagnes sont remplies de gens tout à fait illettrés, complètement ignorants qui guérissent certains maux ou certaines maladies avec une

étrange facilité et sans user du moindre remède. Ils guérissent les maux d'yeux, les brûlures, par la simple insufflation, les maux d'oreilles en touchant seulement et très légèrement la partie malade. Tout le monde a entendu parler de certains *rebouteurs* qui remettent les membres démis ou brisés aussi bien, et même mieux, qu'un homme de l'art, qu'un prince de la science.

Je connais un chirurgien, homme très savant et très habile qui, ayant eu le bras démis, a été tout de suite trouver un *rebouteur* qui lui a remis son bras en parfait état. Il y a aussi des gens qui guérissent rapidement les suites de morsures de serpents vénimeux. Un de mes sujets, mordu par un serpent venimeux, a été abandonné des médecins qui lui ont annoncé qu'il n'avait plus que dix heures à vivre. Malgré son état pitoyable, on l'a conduit chez un guérisseur, qui lui a préparé avec une plante qu'il connaissait une tisane dont il avait le secret. Non seulement le malade a vécu plus de dix heures, mais en deux jours il a été complètement guéri et ne s'est plus jamais ressenti de sa morsure.

Je vais raconter maintenant un autre fait qui m'est personnel et qui m'a singulièrement frappé. J'avais un cheval sujet parfois à de violentes coliques. Un jour, il éprouva des coliques telles qu'on pouvait le considérer comme perdu. Le vétérinaire, homme très instruit, rompu à la pratique, et qui jouissait d'une réputation justement méritée, ne pouvait plus rien pour soulager le pauvre animal quoi qu'il tentât de faire. Enfin, reconnaissant son impuissance, il me dit : « Votre cheval est perdu, il n'y a plus rien à lui faire. Il faut le remplacer par un autre, à moins que vous n'ayez recours au père X... (thaumaturge fameux qui a la réputation de guérir les chevaux, mais... ajouta l'homme de l'art avec une mimique d'incrédulité, « mais... je doute fort..., enfin, on ne sait pas..., allez le voir. » J'envoyai mon domestique avec un petit paquet de poils du cheval qu'on lui avait coupé sur sa croupe pour consulter le thaumaturge. Je dis à mon domestique : « mettez votre montre à l'heure, vous me direz l'heure exacte à laquelle le père X... aura commencé son opération. » Il était deux heures de l'après-midi quand le père X... commença son opération, qui consistait tout bonnement à s'agenouiller pendant quelques minutes, pour murmurer une paternôte, en tenant les poils du cheval dans sa main. Il n'était pas deux heures dix minutes que mon cheval qui auparavant se tortait sur sa litière en proie à d'horribles tortures, se remettait sur pied et replongeait gaiement sa tête dans sa mangeoire. Mon domestique revint et me rapporta l'heure exacte qui correspondait avec une étonnante précision avec le moment où le cheval s'était senti miraculeusement soulagé; je dois vous avouer que je suis resté stupéfait, je ne croyais pas à une pareille réalité, je comptais sur l'effet con-

traire. Aujourd'hui encore je me demande comment un grossier paysan, ignorant, sans lettres aucunes, peut réussir à guérir la maladie d'un animal, alors que les plus savants, les plus compétents et les plus habiles y perdent leur latin, et cela, sans aucun remède, sans aucun attouchement, à une distance de deux cents mètres, sans voir le cheval qu'il ne connaissait pas, avec de simples paroles.

La vérité, la vérité indéniable est que mon cheval a été guéri instantanément et parfaitement, que depuis il n'a plus été malade.

Des faits semblables sont nombreux dans les campagnes où certains individus des deux sexes sont doués de ce que les paysans dans leur langage appellent *un pouvoir*. Ce pouvoir produit des effets curieux, étonnants, renversants, sans supercherie aucune, des effets qu'on ne peut nier et devant lesquels tout homme de bonne foi est obligé de s'incliner tout incompréhensibles qu'ils se présentent et quelque sceptique qu'il soit lui-même.

HORACE PELLETIER.

Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

N. D. L. R. Les docteurs qui s'occupent d'hypnotisme, reconnaissent ce fait, la transmission de pensée à distance ; ils iront plus loin en expérimentant, surtout en ne craignant plus de s'engager dans le domaine du Spiritisme. Les guérisons sur les animaux, produites à distance, sont un fait de la volonté active de certains médiums et de même que nous avons constaté le traitement efficace de nos semblables à l'aide de l'eau magnétisée ou d'un objet touché par le souffrant, le *paysan doué du Pouvoir* peut agir sur les organes d'un cheval ; nous entrevoyons à peine que nous sommes tous un foyer de puissances, que notre devoir est de les connaître et de nous en servir pour le bien de l'humanité.

FÊTE REMARQUABLE

La séance publique, donnée par la *Société spirite* de la Havane, le 31 mars, pour commémorer le vingtième anniversaire de la mort d'*Allan Kardec*, fut vraiment remarquable ; un nombre considérable de personnes durent rester dehors, les vastes salons de la Société étaient plus que complets.

Au-dessus du fauteuil présidentiel, était le portrait de l'Apôtre du Spiritisme. Des dames distinguées, de charmantes demoiselles occupaient la tribune et récitèrent des poésies choisies, quelques-unes nouvelles et d'un mérite véritable ; toutes faisaient allusion à la fête que l'on célébrait.

Mesdemoiselles Villaescusa et Carmen la Villa lurent deux compositions en prose, et furent applaudies, ainsi que Mlle Betancourt, qui récita la poésie : *La meilleure confession*, de Mme Cabrera, auteur réputé.

Enfin MM. Hanoy, Vega, Alfonso, Hernandez Ulloa, Montero et Padilla, firent plusieurs morceaux originaux, en prose et en vers, qui eurent également l'approbation du public de choix réuni dans la salle.

M. Ferrera monta à la tribune, au milieu d'applaudissements nourris, et prononça l'un des meilleurs discours que nous ayons jamais entendu; si la réputation méritée d'orateur ne lui était déjà acquise, il l'aurait gagnée dans cette soirée, car son thème « *La Réincarnation de l'esprit dans ce monde et dans d'autres sphères habitées* » fut admirablement développé; ce discours a prouvé que M. Ferrera a de profondes connaissances historiques et philosophiques.

Notre ami fidèle, le grand patriote, M. Marcos Garcia, qui se trouvait par hasard à la Havane, fut invité à parler, ce qu'il accepta au milieu des témoignages de respect et de considération, car dans notre île, il jouit de l'estime publique. A la suite d'une brillante exorde digne de ce remarquable orateur, il flagella tous ceux qui, sans connaître le Spiritisme, ridiculisent cette science moderne, en qualifiant d'illuminés, de fanatiques et fous, ceux qui, comme lui, avaient dû se rendre à l'évidence des faits, et donner un tribut mérité à la vérité acceptée par de hautes notabilités scientifiques d'Europe et d'Amérique. Il sut combattre, avec une puissante logique, les arguments de ses contradicteurs; son éloquence entraînant fut cause d'interruptions, par suite d'applaudissements qui l'accompagnèrent en descendant de la tribune, et continuèrent encore pendant quelques minutes; il reçut des démonstrations affectueuses de personnes amies et étrangères.

M. Chomat, notre ami particulier, auquel la Société avait confié la présidence, fit le résumé des paroles prononcées pendant la séance, avec un rare esprit de synthèse; en quittant la tribune il fut entouré et félicité par M. Garcia et autres assistants, pour ses remarquables connaissances en Spiritisme.

La partie musicale était brillante; on y a exécuté les morceaux choisis de compositeurs en renom; en un mot, très belle cérémonie.

Maintenant, philosophes, en avant!

Tiré de « *La Lucha* » (La Lutte), de la Havane, grand journal politique de l'île de Cuba, du 5 avril 1889.

UNE RELIQUE BOUDDHISTE

Un fonctionnaire de Bombay, M. J. M. Campbell connu par les découvertes de précieuses reliques bouddhistes qu'il a faites il y a environ dix ans, à Sapara, vient de faire une trouvaille extrêmement curieuse. Il a découvert une sorte de coffret, en pierre dure, contenant un écrin en argile qui contenait à son tour un petit écrin de cuivre affectant la forme d'une gourde de pèlerin. Dans cet écrin de cuivre, il y en avait un autre d'argent et dans ce

dernier un troisième d'or rond, petit, ayant la forme d'une graine de *Nelumbo* (*nelumbium speciosum*), c'est-à-dire la forme d'une grosse olive.

Dans ce dernier écrin d'or se trouvaient quatre pierres précieuses, deux petits morceaux de bois, et un objet rectangulaire, ayant à peu près un centimètre carré de surface. Cet objet serait, d'après M. Campbell, un os authentique de Bouddha; quant aux fragments de bois, ils proviendraient probablement de l'arbre appelé *Bodhi*, ou *asvalka*, au pied duquel Guatema (Bouddha) prit la ferme résolution de ne quitter cet endroit qu'après avoir acquis la sagesse, c'est-à-dire l'état de Bouddha.

(*La Curiosité.*)

J. MARCUS DE VÈZE.

MAXIMILIEN

..... Je causais, pendant un entr'acte, avec un de ces Viennois dont l'enthousiasme nous semble, à nous autres, gens de tempérament plus froid, un peu exagéré, et je lui disais mes souvenirs de Vienne. Puis, je ne sais comment, à propos d'un mot jeté au hasard, la conversation prit un autre tour. Nous en étions venus à parler, je crois, en évoquant des sensations de voyage, de l'Autriche méridionale, de cette côte merveilleuse de l'Adriatique où c'est déjà la grâce langoureuse de l'Orient, où la mer a une paresse de lac dormant.

— Avez-vous vu le château de Miramar, le château de Maximilien, me demanda mon interlocuteur, avec ses splendeurs de palais élevé sur une falaise stérile transformée en oasis, avec ses bosquets de plantes exotiques, figuiers, cactus et palmiers acclimatés, par un triomphe de l'art, sur les rochers que baignent les flots?

Et voici, tandis que devant mes yeux repassait cette vision gracieuse d'un domaine unique qui, depuis la mort tragique de son possesseur, ne rappelle plus que des choses mélancoliques, qu'il fut amené à me conter une étrange histoire, une sorte d'aventure fantastique.

Ce château de Miramar est, à certaines heures, visité par les étrangers, également tentés par la beauté hardie du site artificiel où est construit le château et par un pèlerinage à l'endroit où vécut ses meilleurs jours celui qui devait être le malheureux empereur du Mexique. Le gardien du château, celui qui en fait les honneurs aux touristes, est un ancien domestique de Maximilien au temps où celui-ci n'était qu'un archiduc, dépouillé de sa vice-royauté lombarde. Les années qui se sont écoulées n'ont pas diminué l'es-pèce de culte qu'il porte à la mémoire de son maître. Assurément, il ne dédaigne point les menus salaires que lui valent ces visites, mais il met, dans ses explications, une autre émotion que celle qu'affectent un peu plai-

samment les gardiens quelconques des maisons historiques, se croyant forcés de prendre un air navré et une attitude mystérieuse en parlant d'événements dont ils font le récit comme une leçon. C'est qu'il a vu vraiment, lui, aller et venir au milieu des salles qu'il fait parcourir à ses hôtes de passage, l'homme qui expia si cruellement l'éphémère possession d'un trône.

Or, un jour, un étranger se présenta, qui demanda, d'une voix grave et douce, à pénétrer dans le château. Bien que la température fût presque tiède, en une fin de journée printanière, il portait le collet de son pardessus relevé, et il était coiffé d'un large chapeau qui couvrait d'ombre son visage. Le gardien fut frappé du ton singulier de tristesse avec lequel cet inconnu s'était adressé à lui, et bien que, le soir venant déjà, l'heure fût passée des visites habituelles, il prit ses clefs et l'accompagna.

A Miramar, rien, ou presque rien n'a été changé depuis le voyage de Maximilien pour le Mexique. Les meubles, recouverts de housses armoriées, sont demeurés, dans les salles de réception, dans l'état où ils étaient à ce moment. On s'est borné à des soins d'entretien. La magnifique demeure, désormais inhabitée, est restée telle qu'elle était le jour où, croyant partir pour de glorieuses destinées, dans l'empire qu'il allait fonder, le prince partait pour la mort. Elle porte le deuil de son maître, et aucun membre de la famille impériale n'a eu le courage, malgré plus de vingt années passées, de l'adopter pour sienne. Avec sa situation romantique, bâtie comme elle l'est sur la base même de gigantesques rocs, elle semble dire, au reste, le goût de cet homme jeune et ardent pour les chimères et pour l'impossible. Mais on peut forcer la nature, la contraindre à changer d'aspect, à porter des fleurs où il n'y avait que d'abrupts rochers. On ne modifie point ainsi les sentiments d'un peuple auquel on s'impose, fût-on même doué, comme l'était Maximilien, de chevaleresques qualités.

L'étranger s'avança à travers les baobabs et les cocodiers qui, par une singulière prédestination, évoquaient un coin d'Amérique sur cette terre d'Europe. Il allait d'un pas sûr, précédant son guide étonné. Le chemin lui paraissait familier; il trouvait, de lui-même, des détours qui abrégèrent la route jusqu'à l'entrée du château. Et le gardien, peu à peu, se sentait troublé. Cette apparence, cette démarche, cette aisance le préoccupaient, bien qu'il chassât, comme une hallucination, la bizarre pensée qui le hantait...

On arriva dans l'intérieur du palais. Le visiteur traversa, sans s'y arrêter comme c'était la coutume des touristes, les salons d'apparat, d'une décoration ingénieuse dans leur goût oriental... Le gardien le suivait toujours saisi d'une inquiétude. L'homme avait, en entrant, abaissé le col de son paletot, qui découvrait maintenant de larges favoris blonds, mêlés de fils d'argent. Ses yeux très bleus et très clairs, des yeux de rêveur, attiraient,

avant tout, sur son visage... Quelle ressemblance, faite pour causer vraiment de l'effroi, avec un grand portrait en pied qui, dans la salle où on se trouvait maintenant, représentait l'archiduc, dans son uniforme blanc!

Il n'avait point dit un mot, il n'avait posé aucune question, comme font toujours les curieux qui passent là, et son guide, la gorge sèche, tremblant, effaré, n'osait pas rompre le silence pour redire ses coutumières anecdotes, cent fois répétées, qui rappelaient des détails intimes sur la vie du château, au temps où il était habité, sur le contraste des fêtes brillantes d'antan avec la solitude et l'abandon d'à présent.

Il franchit d'autres pièces, gravit un escalier, aborda les appartements privés. La nuit tombait presque déjà sur les jardins, tandis que, du côté de la mer, les vitres des fenêtres gardaient encore le reflet de la trainée de pourpre du couchant. L'étranger s'arrêta dans la chambre de Maximilien, croisa les bras, parut absorbé dans une contemplation douloureuse.

Le gardien, les regards invinciblement fixés sur lui, suivait ses moindres gestes, muet de terreur, défaillant, anxieux... Tout à coup, l'inconnu mystérieux se dirigea vers un coin de la pièce, et, d'une voix qui semblait brisée, d'une voix qui avait une poignante tristesse en gardant une douceur singulière, il dit :

— Cette table n'était point là, jadis... Elle était au milieu de la chambre...

Alors, oh! alors, l'ancien serviteur fut secoué d'un grand frisson, il tomba à genoux devant l'homme, perdant la tête, devenant blême, plein à la fois d'épouvante et de ravissement :

— Majesté! s'écria-t-il, Majesté... c'est vous!

Mais l'autre se dégagea de l'étreinte du gardien, qui cherchait à lui baiser les mains, et, brusquement, il disparut par une petite porte qui ne s'ouvrait point, en temps ordinaire, pour les touristes, et si vile qu'il semblait qu'il se fût évanoui comme un fantôme.

Le gardien de Miramar est demeuré persuadé que c'est bien Maximilien lui-même qui lui est ainsi apparu, qui a voulu revoir son château.

Un journal autrichien, il y a quelques mois, raconta cette aventure, en parlant seulement d'une ressemblance incroyable d'un passant avec le malheureux prince, sans mettre le merveilleux de la partie. Mais le numéro fut aussitôt saisi. C'est qu'une légende s'est formée là-bas : malgré les irrécusables et nombreux témoignages de la mort de Maximilien, une tradition persiste qui veut que l'empereur ait échappé aux balles mexicaines. Les autorités impériales craignirent sans doute de la raviver, par la publication d'un imprudent article, et, avec les pouvoirs dont elles sont armées vis-à-vis de la presse, elles empêchèrent sa diffusion...

(Tiré des Débats.)

PAUL GINISTY.

DÉGAGEMENT DE L'ÂME

Messieurs : Mon mari, très affaibli depuis longtemps, n'osait plus sortir, de crainte de mourir dans la rue. J'en avais une peur très grande. Notre fortune ne nous permettant pas d'avoir un domestique, autant que possible mon pauvre mari allait au marché, faire pour la maison tout ce que je ne pouvais accomplir, la maladie me clouant à la chambre.

Il disait : « Que veux-tu, j'irai jusqu'au bout ; tu ne peux marcher, je marcherai, et à la garde de Dieu ! » J'étais désolée de le voir partir tant j'avais crainte qu'il ne meure dans la rue.

Nous étions à Luçon depuis plus de trois mois ; un jour pendant qu'il était au marché, je pensais à lui, et pleurais de nous voir si malheureux.

Ce jour-là, à l'heure où il revenait d'habitude, j'entendis entrer le passe-partout dans la serrure du corridor, exactement de la manière dont il le faisait, pour ne pas déranger la serrure qui n'était point bonne ; ensuite, j'entendis ouvrir et refermer la porte, marcher légèrement, doucement, d'un bout à l'autre du corridor, comme le faisait mon mari pour aller trouver la porte donnant sur le jardin ; j'entendis aussi ouvrir et reformer cette porte ; tout cela était dans ses habitudes.

C'était si exactement le pas de mon mari, le craquement de ses bottines, tout cela si net et si distinct, qu'un chat qu'il avait élevé, bête très intelligente auquel mon mari rapportait sa nourriture habituelle, entendit comme moi la rentrée de mon mari : aussi se précipita-t-il dans les escaliers pour aller au devant de lui ; un moment après le chat revint auprès de moi ; il me regardait d'un air effaré et semblait dire : Mon maître n'est pas rentré qu'est-ce que cela peut bien être ? qu'avons-nous entendu ? c'était cependant bien le pas du maître ?

Je sortis alors de ma chambre, appelai mon mari, point de réponse ; il ne rentra qu'un quart d'heure après.

Je lui dis ce qui était arrivé, mais il n'était point rentré précédemment.

Pour moi, ce fait, prouve le dégagement de l'âme avant la mort, lorsque le corps est très faible, et que deux pensées s'attirent. On devrait faire des recherches pour découvrir le mot de cette énigme ?

Mon mari bien aimé se désincarnait 15 jours après.

C. DELAGE.

ALBINE (nouvelle spirite).

I

Aux environs de Honfleur, sur le territoire de la commune d'Equemouville, est située la côte de Grâce du haut de laquelle l'œil peut contempler un point de vue magnifique. Une chapelle y est élevée à la Vierge sous le

nom de N. D. de Grâce. Nous avons lu à ce sujet : « La consécration à la Sainte-Vierge dès l'antiquité la plus reculée du moyen-âge, de la côte de N. D. de Grâce, prouve assez clairement qu'il a dû exister sur ce vaste plateau une consécration antérieure à quelque dieu du paganisme gaulois ou romain. » L'auteur (1) fait remarquer, en effet, que les hauteurs dédiées à des dieux de l'ancienne foi, le furent ensuite au Christ et surtout à la Vierge. » Les habitants de l'endroit racontaient encore, il y a quelques années, l'histoire suivante.

II

Il y a de cela bien longtemps, une jeune femme dont les haillons ne pouvaient dissimuler la grande beauté, venait chaque jour passer des heures entières sur la colline. Souvent elle était accompagnée d'un tout petit enfant. On ne savait rien de son histoire, car elle était arrivée tout récemment. Qui était-elle donc ? d'où venait-elle ? Cet enfant était-il le sien ? son existence solitaire cachait-elle quelque dramatique roman ? autant de questions qui constituaient pour chacun une véritable énigme. Mais ce qui intriguait surtout, c'était sa persistance à gravir chaque jour la côte sur le haut de laquelle elle aurait voulu, semblait-il, fixer complètement sa demeure. Quelqu'un s'étant hasardé un jour jusqu'à lui en demander l'explication, elle s'était contenté de répondre : priez pour moi. Le reste était son secret. Elle n'est pourtant pas folle disaient les paysans entre eux. Et cependant, ne le croirait-on pas, à la voir ainsi continuellement, les yeux tantôt levés au ciel, d'autres fois cherchant à découvrir quelque chose à l'horizon ? L'un d'eux ayant prononcé gravement le nom de sorcière, cette supposition fut aussitôt repoussée. Une sorcière, allons donc ! Les sorcières n'étaient-elles point d'ignobles et hideuses créatures, et celles-ci, tout au contraire, n'était-elle pas la personnification gracieuse de la beauté unie à la douceur ? En somme, il fallait se borner à toutes les hypothèses que l'imagination peut inventer.

III

Albine, — c'était le nom de la jeune femme, — n'a jamais voulu faire connaître son pays ni sa famille. Ce qui est certain, c'est que fort peu de temps après son mariage, elle se trouva seule, à la veille d'être mère, par suite du départ de son époux obligé de s'embarquer pour une expédition lointaine. Qui sait si elle n'était point venue là, guidée par les voix de ses chers *Invisibles* ?

Ne vous récriez point, lecteurs. Le scepticisme de notre époque se refuse, il est vrai, à admettre la possibilité de ces phénomènes. Il n'en est pas

(1) Catherine, archiviste de la ville de Honfleur.

moins certain, cependant, que des sommités de toutes sortes les ont honorés de leur adhésion. Ici, nous ne discutons pas : nous constatons.

Donc, elle entendait des voix, l'étrange jeune femme. Comme l'héroïne de Vaucouleurs, notre grande Jeanne, c'était peut-être sous leur inspiration qu'elle avait quitté sa patrie. Ni les plaintes de la fille de Jephté, ni les lamentations de Jérémie n'eussent égalé les gémissements qui s'échappaient de ses lèvres sur la colline d'où ses prières montaient vers le Ciel.

« Esprits protecteurs, s'écriait-elle un jour au milieu de ses sanglots, rendez-vous donc visibles aux yeux de la pauvre Albine, venez la consoler dans son veuvage. Voix amies qui résonnâtes autrefois si délicieusement à mes oreilles, quand vous entendrai-je de nouveau? — « Ne murmurez pas, ma fille, lui fut-il répondu. Songez que nous veillons toujours sur vous. Plus tard, vous en apprendrez davantage. En attendant, continuez de prier avec ferveur. »

Et les voix cessèrent. Albine se trouvait de nouveau délaissée. Elle levait les regards vers le ciel; mais quoi! elle avait beau l'interroger, il demeurait sourd maintenant. Elle les plongeait ensuite sur l'Océan, mais c'était en vain qu'elle cherchait à découvrir la moindre voile qui pût lui apporter quelque espoir.

La nuit tombait.

Tristement, elle rentrait au logis. Voilà la folle, disait-on sur son passage. Que pouvait-elle répondre? Une nouvelle épreuve, pensait l'infortunée en elle-même. Qu'ai-je pu faire pour les mériter toutes?

IV

Cependant Albine se souvenait de la promesse de son Esprit protecteur. Et elle se répétait les paroles qu'elle avait entendues sur la colline : « Plus tard, vous en apprendrez d'avantage. Chose étrange! Albine croyait reconnaître cette voix. Ces accents ne lui semblaient pas absolument étrangers. Pour sûr, elle les avait entendus quelque part. Aussi évoquait-elle en ce moment tous ses souvenirs; mais c'était en vain, et elle en arrivait parfois à se demander si elle n'était point la victime d'une hallucination, et si les paysans n'avaient pas raison de, l'appeler « la folle » Un jour qu'elle avait accompli comme d'habitude son pèlerinage quotidien, elle obtint enfin ce privilège si rare, si extraordinaire, et auquel de nos jours encore la plupart des hommes ne veulent pas ajouter foi, débordés qu'ils sont par les doctrines matérialistes : Non seulement alors elle entendit la voix, mais elle put aussi contempler le visage de son guide spirituel.

Vous qui riez, expliquez donc les phénomènes inexplicables, et pourtant reconnus aujourd'hui, tels que les apparitions à distance au moment de la

mort. Dans un journal parisien, Flammarion a publié dernièrement un remarquable article sur ces questions.

A cette vue, Albine, malgré son trouble, eut une sorte de réminiscence confuse dans son esprit, dont peuvent se rendre compte aujourd'hui ceux qui ont étudié quelque peu le Kardécisme. Toujours est-il qu'elle crut reconnaître celui qui fût demeuré invisible pour les autres, si la foule se fût pressée autour de la voyante. Ainsi lui parla-t-il : « Bénissez Dieu, ma fille, pour cette épreuve qu'il vous a envoyée. Qu'ai-je pu faire pour la mériter ? dites-vous parfois. Vous étonnerai-je en vous apprenant que c'est vous-même qui l'avez choisie. Écoutez cette histoire. »

« Vers le commencement du siècle dernier, vivait en Espagne une courtisane connue sous le nom de Valorès. Après avoir ruiné complètement plusieurs jeunes gens qui s'étaient laissé entraîner dans ses pièges, elle fit plus tard la connaissance d'un millionnaire retiré alors à Séville avec sa femme et ses enfants. Il conçut pour Valorès la plus grande passion. Celle-ci résolut de l'enlever à sa famille pour le décider à vivre complètement avec elle. Affolé, le pauvre homme s'enfuit un jour, abandonnant à jamais sa femme qui l'adorait, et ses enfants dont il était tendrement aimé. Après plusieurs mois passés dans de continuelles orgies, le remord le prit tout à coup, et ne pouvant mener plus longtemps une existence qui lui était devenue insupportable, il se tua. La femme, coupable de ce malheur, prenait plus tard le voile dans un couvent de religieuses, en France, où elle vécut longtemps, repentante, sous le nom de sœur Sainte Marie Madeleine. Cette courtisane... c'était vous-même, ma fille ! Dieu, dans sa bonté a permis, vous le savez, que nous ignorions les fautes commises dans nos existences antérieures ; leur souvenir ne serait-il pas souvent très affreux pour nous ? Quant à vous, ma chère sœur, qui aviez accepté d'avance cette expiation, la patience avec laquelle vous l'avez supportée sera plus tard votre gloire. L'épreuve à laquelle vous vous êtes soumise ainsi, doit un jour prendre fin. Abrégez-la, ma fille, par vos prières et vos bonnes œuvres. Plus heureuse que la pauvre victime à laquelle vous ravites son époux, le vôtre vous sera rendu. En ce moment, vous subissez en quelque sorte ce qu'on appelait dans l'antiquité la loi du talion. Vous avez fait souffrir une de vos sœurs en humanité, à votre tour vous êtes frappée. Mais Dieu qui s'est souvenu de votre pénitence vous tiendra compte aussi de la résignation que vous avez montrée dans cette dernière épreuve ; et, puisque ma mission doit être de veiller sur vous, je vous soutiendrai jusqu'au terme de votre existence terrestre. »

A ces mots l'Esprit disparut. Albine rassurée descendit de la colline, un sourire de béatitude sur les lèvres.

V

A peine les premières lueurs du jour commençaient-elles à poindre, que déjà Albine s'était mise à prier. Auprès d'elle l'enfant dormait dans son petit berceau. La jeune mère contemplait le cher ange dont les lèvres mignonnes s'entreouvraient pour sourire, attendant son réveil avec impatience afin de lui faire réciter sa prière de chaque matin. Tout à coup, l'enfant fit un mouvement en ouvrant les bras, et il se mit à bégayer comme il put les paroles que sa mère lui avait apprises.

« Mon Dieu, gardez-moi ma mère, et ramenez vers nous au plus tôt celui que nous serons si heureux d'embrasser. Souvenez-vous, mon Dieu, ajoutez-t-il en terminant, souvenez-vous de la prière d'un enfant. »

Lorsqu'ils furent arrivés sur la colline, ils remarquèrent que le ciel était particulièrement pur ce jour là, et ce qui frappa surtout Albine, ce fut cette mer, la veille encore si tourmentée, devenue semblable en ce moment, aux lacs de son pays. Sa nature superstitieuse vit dans tout cela un heureux présage, et elle se mit à espérer en Celle qui veille sur la vie des marins. Un navire vint à passer. Il faisait voile pour l'Orient, et les voix des matelots qui partaient en chantant l'*Ave, maris stella* parvinrent jusqu'à leurs oreilles. La jeune femme pensa en elle-même : s'ils allaient nous le ramener !

Quelques heures s'étaient écoulées, Mère, avait dit l'enfant, vois donc... vois là-bas.

Un point imperceptible d'abord avait paru à l'horizon, et déjà l'enfant, par un sentiment d'intuition assez fréquent à cet âge, avait deviné. Bientôt un navire se dessina complètement à leurs yeux ; au nombre des passagers se trouvait l'époux bien-aimé. Il avançait, avançait toujours, et lorsqu'il ne fut plus qu'à une certaine distance, Albine eut bien vite reconnu le visage de son mari. Comme Athalie, elle put s'écrier : O Ciel ! plus j'examine « et plus je le regarde.... c'est lui ! »

Telle fut la conviction qui l'avait saisie, qu'elle finit par s'évanouir !

.....
 Mon Albine ! disait une voix émue et passionnée. O Paolo ! s'écria la jeune femme, à son tour, en reprenant ses sens. Et ce furent de mutuelles étreintes.

Les deux époux vécurent heureux ensemble. Albine mourut la première, et Paolo qu'elle avait converti peu à peu à ses idées alla la rejoindre l'année suivante dans le monde des invisibles.

EDOUARD MICHEL.

CONCOURS POÉTIQUE

L'Académie des Muses antones vient de publier le programme de son concours poétique de 1889. Comme les années précédentes, l'Académie fera imprimer à ses frais le meilleur volume de vers qui lui sera présenté; l'auteur recevra gratuitement 350 exemplaires de son œuvre, et le prix offert par le Président de la République lui sera décerné. Ce prix consiste en une magnifique pièce de la Manufacture Nationale de Sèvres. Il y aura plusieurs autres prix.

Le programme complet du concours est adressé à toute personne qui en fait la demande à M. Victor Billand, secrétaire de l'Académie, à Royan (Charente-Inférieure).

LA VIE A PARIS

Les lecteurs de la *Vie à Paris* n'ont peut-être pas oublié qu'en 1887 nous avons fait campagne ici même contre le danger des spectacles publics d'hypnotisme, magnétisme, etc. Des savants, des médecins spéciaux, des magistrats étaient intervenus dans le débat. La conclusion pratique de la discussion avait été qu'en attendant l'interdiction absolue, les maires devaient refuser sans examen les autorisations demandées par les magnétiseurs.....

Magie, spiritisme, nécromancie, astrologie, kabbale, jamais ces sciences n'ont été plus à la mode.

J'ai connu, il y a cinq ou six ans, Alphonse Cahagnet adonné sur le tard à l'étude des mythes hindous. Je vois d'ici une douzaine d'in-octavos soigneusement alignés sur une planchette, entièrement rédigés de sa main. C'était sous le titre général d'*Arcanes*, un traité complet de sciences occultes qui a été publié et qui fait autorité en la matière. M. Cahagnet avait le don de prescience. On cite quelques exemples tout à fait surprenants de sa lucidité. Celui-ci entre autres, dont je puis certifier l'exactitude.

Ce brahme était lié d'amitié étroite avec un sculpteur aujourd'hui célèbre, M. X... A l'époque où cet artiste était encore pensionnaire de la villa Médicis, il reçut de M. Cahagnet une lettre ainsi conçue :

Mon cher ami.

Je suis bien loin et pourtant tout près de vous. Ma pensée vient vous trouver plusieurs fois par jour. En ce moment, je suis à vos côtés. Continuez votre besogne et ne vous troublez point.

Vous avez bien travaillé cet hiver. Ce petit berger qui revient de la fontaine vous fera honneur dans le monde, et le groupe que vous venez de ter-

miner sera sûrement pour vous l'occasion d'un triomphe. L'agonie d'une mère, des enfants autour ! Voilà un sujet mélodramatique par essence. Il a fallu l'élévation de votre cœur, la vérité de vos émotions pour en faire l'œuvre d'art que je vois là.

M. X... lut cette lettre avec stupéfaction. Il revenait de voyage et n'avait alors dans son atelier qu'une seule figure, la maquette de l'enfant que son ami le brahme avait décrit.

Des années passèrent, M. X... perdit sa femme qu'il adorait. Or, c'est une loi générale que la douleur de l'artiste nourrit son œuvre, que le rêve qui l'obsède, le plus intime, finit par sortir de lui et par prendre forme aux yeux de la foule.

Au moment où, pour les derniers adieux, les deux petits enfants du sculpteur se jetaient sur le corps de la morte, le père vit à travers ses larmes un spectacle qui devait le hanter désormais. Il s'en est débarrassé dans une figure bien connue. Récemment, elle lui a valu la médaille d'honneur.

Y avait-il eu suggestion ?

Il est permis de ne pas le croire, car lorsque M. X... exécuta son groupe il avait tout à fait oublié la prévision du brahme. Ce ne fut que plus tard qu'elle lui revint en mémoire, alors qu'au lendemain de la mort de M. Cahagnet il classait les lettres de son ami.

Je me souviens d'avoir assisté à l'enterrement de ce voyant. C'était par un beau dimanche de printemps. Argenteuil était en fête. Il y avait régates sur le bassin. Au moment où le convoi quitta l'église pour se rendre au cimetière, une équipe de canotiers se joignit au cortège. Et ce fut devant un public d'amis affligés, de curieux en maillots rayés et de jeunes femmes en toilette claire, qu'un théosophe hindou, de passage à Paris, délégué par la branche française, dit adieu à son frère qui s'en allait. Son discours commençait par ce texte emprunté au livre sacré des Maharajahs de Bénarès : « Il n'y a pas de religion plus élevée que la vérité... »

L'acte par lequel M. Cahagnet avait eu la vision d'une forme de marbre, qui n'existait encore qu'en puissance dans la pensée d'une tierce personne, est un phénomène bien connu des occultistes. Ils distinguent en effet trois classes d'apparitions surnaturelles : « la matérialisation des personnes mortes, la matérialisation des personnes vivantes et éloignées, la matérialisation des objets. » Ce sont là des miracles que l'on peut rejeter en bloc, mais il paraît difficile, si l'on admet les uns, de nier les autres. Or, ce n'est pas seulement de notre temps que l'on a cru à la possibilité de ces évocations. Lorsque Saül alla trouver la pythonisse et lui demanda de faire sortir Samuel du tombeau, ce fut par un acte de matérialisation spirite que le prophète apparut aux yeux du roi. La pythonisse avait servi de médium.

D'ailleurs, sans remonter si haut, tout le monde a entendu parler autour de soi de ces apparitions d'agonisants, qui, au moment de la mort, se montrent subitement à des personnes chères éloignées d'eux.

Un magistrat, ancien ministre, qui n'est affilié à aucune secte spirite, m'a raconté, au sujet de ces apparitions de mourants, l'anecdote suivante qui me paraît typique.

Dans sa jeunesse, c'était au temps des diligences, il se rendait de Paris à Amiens en patache. Le hasard lui avait donné comme compagne de coupé une jeune femme avec laquelle il avait tout de suite lié conversation. C'était une Amiennoise comme lui; on avait des connaissances communes. La jeune femme avait dit que son mari était absent depuis une année. Il était allé aux Antilles pour y recueillir une succession. On attendait son retour d'un jour à l'autre.

Il y avait à mi-route une auberge de relais où les voyageurs s'arrêtaient et passaient la nuit. Le jeune voyageur dormait tranquillement depuis quelques heures, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par le patron de l'auberge.

— Monsieur, lui dit cet homme, la dame avec laquelle vous avez soupé hier soir, vient de devenir folle. Elle s'est jetée hors de sa chambre en appelant au secours. Ne voulez-vous pas venir la voir?

Mon ami se leva à la hâte et suivit l'aubergiste. Il trouva une femme éperdue, les cheveux en désordre, les yeux égarés.

— Ah! monsieur, cria-t-elle, vous ne savez pas ce qui m'arrive: mon mari est mort! Il vient de m'apparaître. Il s'est dressé tout d'un coup au pied de mon lit. Il m'a dit: « Adieu! tu ne me reverras pas! » et il a disparu.

Ce magistrat était un homme de bon sens. Il pensa que la bonne femme avait été victime d'un cauchemar. Il lui démontra que sa vision n'avait eu rien de réel et la rassura si bien que, le matin, en remontant dans la voiture, la voyageuse était toute confuse de sa peur.

— Je ne vous demande qu'une chose, répondit son compagnon, en récompense de ce que vous appelez mes bons offices. Dès que M. votre mari sera de retour, donnez-m'en l'avis, je viendrai vous présenter mes respects.

Deux mois plus tard, il recevait une lettre de deuil, un simple billet de faire part qui lui annonçait le décès du mari à la Guadeloupe. La date de la mort coïncidait, heure pour heure, à celle de l'apparition.

La vision de M. Cahagnet était un exemple de la « matérialisation des objets. » Ceci est un exemple de « matérialisation de personnes mortes. » Je renvoie les curieux qui veulent qu'on leur parle de la « matérialisation des personnes vivantes et éloignées » à la curieuse plaquette que M. Yveling Ram-Baud vient de publier sous le titre de : *Force psychique*, avec une préface de Victorien Sardou, et de merveilleux dessins de M. Besnard.

M. Ram-Baud a voulu être chez nous l'apôtre d'un extraordinaire « médium matérialisant » que les spirites de tous les pays envient présentement à l'Angleterre, M. Eglinton.

Voici comment ce personnage mystérieux procède dans ses évocations : Il demande avant tout, pour opérer, une demi-obscurité ; on baisse la flamme du gaz jusqu'au moment où l'on en arrive à la lumière bleue. Les spectateurs s'asseyent alors et l'expérience commence. M. Eglinton opère dans n'importe quel local, « de façon à éloigner toute idée de supercherie ou machinations. »

Cela fait, M. Eglinton entre en *trance*. Il marche de long en large, se promène, s'énervé, à la façon des derviches, piétine sur place, frotte et tord fiévreusement ses mains. Puis il s'arrête tout à coup, croise les bras et devient immobile. A ce moment, sur différentes parties de ses vêtements — c'est M. Ram-Baud qui parle — apparaissent des plaques lumineuses et blanches. On ne saurait les comparer à des phosphorescences d'allumettes, mais bien plutôt à « de la poussière de lune. » Puis, ces plaques lumineuses se réunissent sur la poitrine du sujet, d'où elles tombent lentement, en une nappe transparente, suivant le corps, jusque sur le sol. Figurez-vous de la fumée lourde de cigarette qui, après avoir atteint le parquet, s'enroule en évolutions nuageuses, s'épaissit, et remonte, toujours plus opaque, jusqu'au dessus de la tête du médium. Alors, celui-ci pousse un grand cri, tombe raide par terre dans un état de catalepsie absolu et, à sa place, la fumée se matérialisant tout à coup, prend la forme d'un être, ou mort depuis longtemps, ou simplement absent. Cette matérialisation est, paraît-il, d'une exactitude surprenante. L'individu dont on voit l'image est le même, visible pour tous : il parle, il marche, il est palpable.

En attendant qu'il nous soit donné d'assister aux expériences de M. Eglinton, nous avons sous les yeux, dans le livre de M. Ram-Baud, les photographies de ces apparitions. Interprétées par M. Besnard, ce sont d'admirables morceaux de noir et de blanc. On ne saurait trop les recommander aux personnes qui pensent que Gustave Doré a emporté avec lui le secret de la peur fantastique.

Pour M. Eglinton, il ne m'appartient pas de me prononcer sur son orthodoxie. Je me garde de porter sur lui un jugement téméraire, mais il va venir dans notre pays un jour prochain, et l'on affirme qu'il convaincra les plus sceptiques. Nous l'attendons sans hostilité, avec une curiosité très vive.

D'ici là, il ne peut pas se fâcher qu'on refuse d'appliquer à ses miracles la parole évangélique : « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. »

(Temps du 11 avril 1889.)

HUGUES LE ROUX.

L'UNIVERS SPIRITE

Par M. D. VICTOR OSCARIZ Y LISAGA.

Parmi les délégués au congrès de Barcelone, nous avons connu un F. E. S. bien dévoué, Monsieur D. Victor Oscariz y Lisaga qui nous a offert son livre, intitulé : « *L'Univers spirite* », nous nous faisons un devoir de donner une analyse de l'œuvre de cet avocat éminent, de cet orateur de mérite.

M. Victor Oscariz, pour frapper les yeux, donne, dans ce volume, un dessin dans lequel il montre la marche d'un esprit à travers les sciences et les mondes, jusqu'à l'infini absolu. Ce dessin donne envie de lire le livre, il aide à le comprendre.

L'ouvrage est divisé en sept chapitres que nous allons analyser succinctement.

Premier chapitre : LA MATIERE. — Tout ce qui existe est un produit, une transformation des forces, et la cause primordiale des agents naturels est la vitesse de la matière cosmique qui, dans ses différents degrés, donne naissance successivement à la chaleur, à la lumière, à l'électricité, au magnétisme annoncé en 1766 par Mesmer, et déjà prévu par Virgile dans l'Énéide.

Division de la création en deux parties : organique et inorganique, avec subdivisions de ces parties; puis explications des quatre principaux systèmes célestes : Ptolémée, Copernic, Tycho-Brahé, Descartes et Étude des transformations successives de la terre, depuis le chaos jusqu'à l'époque actuelle : les corps correspondent au monde fini, et les forces au monde infini.

Étude assez détaillée de la phrénologie qui admet la spiritualité de l'âme.

Chapitre 2 : L'ESPRIT : Après avoir envisagé la matière sous ses différents aspects, l'auteur considère l'Esprit.

Tout ce qui peut être l'objet de l'intelligence humaine se rapporte à Dieu, à l'univers, à l'homme.

Il analyse la Théologie, la Théodicée, la Cosmologie, l'Anthropologie et leurs subdivisions; puis il passe aux onze fonctions considérées dans la Néologie : Perception interne, externe, attention, jugement, mémoire, imagination, abstraction, généralisation, induction, déduction, signification ou parole. Il étudie la gradation des communications spirites commencée par la danse des tables, continuée par l'écriture spontanée et celle des médiums qui se divisent en voyants, auditifs, sensitifs, somnambules, écrivains, mécaniques, intuitifs, inspirés.

Il y a, dit-il, trois sortes d'esprits : les *imparfaits* qui ont l'idée du mal ;

les *moyens* l'envie du bien, et les *parfaits*: dans l'Église, il y a les âmes en peine, le purgatoire et les saints ou anges, archanges, séraphins. Il ajoute que la Mythologie, sous des formes chimériques, contient de très grandes vérités.

Chapitre 3 : LE SPIRITISME dans l'histoire de la philosophie. Nous entrons en pleine étude de l'histoire de la philosophie, divisée en cinq parties : *orientale, grecque, premiers siècles du christianisme, moyen-âge, époque moderne*; il étudie en substance les doctrines, sans entrer dans le détail des écoles et des biographies des philosophes, parcourt rapidement les Védas, le I-King, le Zend-Avesta et en tire cet enseignement que toutes les philosophies ont pour point de départ un seul Être, origine de tout ce qui existe.

L'auteur établit l'analogie intime qui existe entre l'histoire sacrée et les idées profanes, depuis Ève semblable à la boîte de Pandore, jusqu'au jugement dernier sanction des lois; puis vient l'analyse sommaire du livre d'Éliphas Lévi sur la Magie ou la science exacte et absolue de la nature et de ses lois. Le XIX^e siècle, grâce à ses nombreuses découvertes, peut être regardé, comme le siècle de puberté de l'humanité envisagée depuis Jésus-Christ.

Chapitre 4 : LE SPIRITISME DANS LA BIBLE, la science et l'histoire universelle. Henri Steki, dans un de ses ouvrages, a réuni les passages de la Bible qui prouvent la vérité du Spiritisme : Le Mosaïsme, où règne de la matière; le Christianisme, où règne du verbe; le Spiritisme, règne de l'esprit; suit un aperçu sur la bible et les livres qui lui ont donné naissance. La religion catholique actuelle transformée par l'addition de nombreux dogmes; le mobile de l'Église n'est pas l'amour envers Dieu, amour qui ennoblit et purifie, mais la terreur qui rend esclave et dégrade l'être.

L'auteur prouve que la supériorité d'un pays dépend de la liberté plus ou moins grande accordée à la conscience.

Il rappelle les discordes intérieures de l'Église romaine et les différents décrets contraires à l'infailibilité des papes et dit, avec Bergues de las Casas, que les peuples qui ont le plus glorifié le catholicisme sont justement les plus pervers, et nous montre les perturbations apportées dans l'Église par les découvertes de la science; il étudie la doctrine exposée par Ernest Renan, dans sa « *vie de Jésus* »; il y accepte implicitement la communication spirite lorsqu'il dit : « Jésus n'a lu ni les livres grecs, ni les doctrines de « Bouddha, Zoroastre ou Platon, et pourtant il a des théories semblables »; l'auteur nous prouve aussi que l'idée de l'enfer est absurde; il y aurait là cent fois plus d'esprits que dans le ciel, ce qui prouverait le mauvais cœur de Dieu l'Être bon par excellence.

Influence de la femme dans la famille et dans l'humanité, histoire des femmes célèbres; leur influence dans les arts et les sciences : le spiritisme, à l'encontre du catholicisme, élèvera l'âme de la jeunesse.

Avantages de la liberté religieuse qui a donné à l'Allemagne des génies tels que : Leibnitz, Kant, Rubens, Guttemberg, Goethe, Schiller, etc.

Chapitre 5 : LA PRATIQUE MORALE devant les adversaires du Spiritisme.

L'échelle spirite se gradue suivant l'avancement respectif de chaque esprit; il nous énumère les ennemis du spiritisme classés par Allan Kardec en matérialistes, indifférents et spiritualistes, et les systèmes employés contre le spiritisme, tels que : le charlatanisme, le système des causes physiques, du réflexe, le système pessimiste, optimiste, unispirite (un seul esprit, le Christ) et le système de la matérialité de l'âme.

Il défend vaillamment le spiritisme qui est une opinion, une croyance; « si c'est une religion, dit-il, pourquoi n'aurait-on pas le droit de l'appeler « spiritisme aussi bien que les autres s'appellent catholicisme, boudhisme? » etc...

Avec le général César Basols, il nous présente les trois divisions du spiritisme : 1° *Scientifique* : pluralité des mondes habités; 2° *Religieux* : un seul Dieu; 3° *Phénoménal* : Communications; puis la diminution progressive des fidèles fervents et de l'ultramontanisme, le trafic honteux des dispenses pour les mariages consanguins ou de religions différentes, autrefois admises dans l'écriture sainte (Booz et Ruth, Jacob et Rachel etc.). Les principaux adversaires du spiritisme sont : les ignorants, les envieux, les avares et les criminels; le spiritisme est la véritable religion, car elle s'appuie sur l'Évangile authentique sans y rien ajouter ou retrancher; le spiritisme cherche à réaliser l'égalité, la fraternité universelle : l'humanité famille unique dont tous les membres sont frères; il demande la disparition de l'ignorance et de la misère, la pratique de tous les devoirs; de grands génies ont des communications regardées comme des hallucinations, il cite Socrate, Platon, Byron, Malebranche, Pope, Walter Scott, Cromwell, Luther, Jeanne d'Arc. « Lors-
« qu'une religion, dit Castelar, n'est plus en rapport avec son temps, elle
« périt, car, siècle libéral et religion autoritaire, siècle démocrate et religion
« absolutiste, siècle ouvert à toutes les sciences, et religion fermée à tout
« ce qui n'est pas étude théologique, ne peuvent s'harmoniser. »

L'auteur donne des maximes tirées des meilleurs auteurs grecs et latins, devenues les maximes du christianisme.

Chapitre 6 : LES ILLUSIONS DES SAVANTS : Ici, Victor Oscariz s'attache à réfuter par des arguments sans réplique les assertions des partisans du Panthéisme; le spiritisme est fondé sur cette grande vérité qu'une seule

existence corporelle n'est pas suffisante pour perfectionner une âme; il a cet argument : « Jusqu'à Dieu par la charité et la science. » Cette charité évangélique « ne peut-être un amour de secte ou de parti, mais l'amour » pour tout le monde. » L'auteur montre les différences qui existent dans la traduction de la Bible selon tel ou tel traducteur.

Le *Chapitre 7* est un appendice au précédent sur les différentes traductions de la Bible.

Le volume se termine par la nomenclature des différents systèmes essayés par l'humanité en vue de la félicité sociale, et par une notice sur les principales religions, avec l'exposé en quelques mots de leur croyance fondamentale; ce volume embrasse la question de l'univers spirite sous toutes ses formes, grave question qui, comportant de plus grands développements (l'auteur l'a bien compris), engage l'auteur à nous annoncer que son ouvrage est le résumé d'un livre qu'il fera paraître plus tard, sous ce titre « *Harmonie morale et scientifique du spiritisme.* » Nous en donnerons une analyse dès qu'il sera paru et regrettons que ces ouvrages ne puissent être lus par tout le monde, car ils sont d'un auteur instruit, grand philosophe, qui développe admirablement sa pensée. Nous félicitons M. Victor Oscariz pour sa belle et bonne œuvre spirite.

P. G. L.

BIBLIOGRAPHIE

Spiritisme Américain. — MES EXPÉRIENCES AVEC LES ESPRITS

Par HENRY LACROIX.

Paris. Librairie des Sciences Psychologiques, 1, rue Chabanais.

Prix 4 fr. et 0,40 cent. de port.

Les personnes qui voudront pénétrer dans le monde *des esprits* et y apprendre ce qui s'y passe de plus curieux et de plus intéressant n'ont qu'à lire ce livre. Ils y trouveront une initiation complète, et par un chemin semé de fleurs. L'auteur, Américain, d'origine française et citoyen des Etats-Unis, a passé une partie de sa vie au Canada. Il écrit et parle le français comme un Parisien du temps de Molière. Il a beaucoup vu le monde et beaucoup voyagé, non seulement sur cette terre, en Europe et en Amérique, mais aussi ailleurs, plus haut et plus loin dans les plaines éthérées, où les âmes ont leurs demeures. C'est ce monde-là qu'il décrit dans ce livre — le plus singulier, le plus bizarre, le plus inouï, le plus véridique peut-être et le plus romanesque des livres parus jusqu'ici sur ces matières. Si tout cela est réel, la mort n'est qu'un *appel à la valse*, au plaisir et à la joie de vivre. L'Enfer, le Purgatoire et même l'ancien Paradis sont enfoncés, et le Nirvana lui-même n'attirera plus personne. Il y a bien dans toutes ces liaisons animiques, — je n'ose pas dire spirituelles — une petite pointe pornographique, mais cela ne gâte

rien de nos jours et ne saurait scandaliser personne, alors que tout se passe entre âmes dépouillées de leur matérialité terrestre et revêtues de corps fluidiques au sein des sociétés célestes et des atmosphères astrales.

Peut-on pêcher dans la patrie des anges ?

Demandez-le au livre de M. H. Lacroix. Il en sait là-dessus au moins autant que Swedenborg, et il est plus agréable à lire, quoique très sérieux au fond et on ne peut plus instructif, s'il est vrai qu'il soit donné à chacun de nous de pouvoir, dès cette vie, vérifier les assertions de l'auteur et parcourir, comme lui, les champs infinis ouverts à une science nouvelle.

Paris, le 15 mai 1889.

(Tiré de la *Religion Laïque*).

CHARLES FAUVETY.

NOTE : Le compte rendu de l'ouvrage de notre ami et F. E. S., M. D. Metzger, ne paraîtra que le 15 juin ; en attendant, nos lecteurs feront bien de méditer sur *La virisection est-elle même une science ?* Brochure intéressante et instructive, dont le prix 1 fr. est à la portée de tous. 78 pages in-8°.

OUVRAGES NOUVEAUX OU RÉÉDITÉS

- LA RÉALITÉ DES ESPRITS et le phénomène du merveilleux, par le baron L. de Guldenstubbé, ouvrage très recherché, devenu très rare, et que nous avons réimprimé ; avec 10 planches ; il se vendait 25 fr. in-8°. 10 fr. »
- LA MORALE UNIVERSELLE, ouvrage épuisé, que nous avons réimprimé car il le mérite, par le baron de Guldenstubbé. 3 fr. »
- PENSÉES D'OUTRE-TOMBE, par le baron de Guldenstubbé. 30
- LES GRANDS MYSTÈRES, par Eugène Nus, vol. épuisé, admirablement écrit, que l'on nous demandait sans cesse. Réimprimé 6^e édition. 3 fr. 50
- Ces volumes doivent être dans la bibliothèque de tous les penseurs.
- UN CARACTÈRE, par Léon Hennique, roman spirite, vient de paraître. 3 fr. 50
- ÉTUDES SUR LE SPIRITISME, thèse présentée à la faculté protestante de Montauban, par Eugène Leloir. 3 fr. »
- MES EXPÉRIENCES AVEC LES ESPRITS, par Henry Lacroix, avec figures dans le texte, œuvre d'un penseur, d'un expérimentateur qui étudie les phénomènes depuis 40 ans, et qui mérite, à tous les titres, d'être lu, comme spécimen du Spiritisme Américain, 14 portraits, une vignette. Ce volume est très instructif, vient de paraître. 4 fr. »
- DIEU ET L'ÊTRE UNIVERSEL, par M. d'Anglemont, 1 vol. vient de paraître. 3 fr. 50
- DE L'ATOME AU FIRMAMENT, poésies par M. Laurent de Faget, vient de paraître. 3 fr. 50
- ROMAN PHILOSOPHIQUE, dicté médianimiquement et collectionné par M. Bougueret, ancien député, spirite dévoué à la cause. 2 fr. »

VOLUMES RARES. — ÉDITIONS ÉPUISÉES.

<i>Les miettes de l'histoire</i> , in-8°, par Auguste Vacquerie.	8 fr. »
<i>Les Evangiles</i> , par d'Eischtal, 2 vol. in-8°.	12 fr. »
<i>Esprit des Gaules</i> , in-8°, par Jean Raynaud.	7 fr. »
<i>Terre et ciel</i> , in-8°, par Jean Reynaud.	7 fr. »
<i>L'enfer</i> , par Callet.	4 fr. »
<i>L'Âme, démonstration de sa réalité</i> , par Ramon de la Sagra.	6 fr. »
<i>Lettres du grand prophète Nostradamus</i> .	8 fr. »
<i>La vérité aux médecins</i> , par le Dr Gomet.	5 fr. »
<i>Somnambulisme</i> , par le Dr A. Bertrand.	6 fr. »
<i>De la démonialité</i> , par Sinistrari.	10 fr. »
do do	5 fr. »
<i>Magnétisme animal</i> , par Gerdy.	6 fr. »
do par Robert.	6 fr. »
do par Pigeaire.	6 fr. »
do par Charpignon.	6 fr. »
<i>Correspondance</i> , par Deleuze, 2 vol.	7 fr. »
<i>Magnétisme animal</i> , par Gerdy.	6 fr. »
<i>Dogmes chrétiens et pluralité des mondes</i> , par l'abbé Pioger.	3 fr. 50
<i>Pluralité des existences</i> , par Pezzani.	10 fr. »
<i>Histoire des Miraculés et des Convulsionnaires de St-Médard</i> , par P.-F. Mathieu.	10 fr. »
<i>Le Magnétisme et le Somnambulisme devant les corps savants, la Cour de Rome et les Théologiens</i> , par l'abbé J.-B. L. (1884).	20 fr. »

ÉLIXIRS DEFINOD, quai Pierre Scize, 77, à Lyon, Rhône, recommandés par des officiers supérieurs spirites, pérclus, févreux, sans appétit, qui, par l'usage de ces élixirs, ont recouvré la sante parfaite, une nouvelle jeunesse. Élixir à boire 3 fr. 50. — Élixir à frictions 3 fr. — Port 1 fr.

MÉDIUM GUÉRISSEUR, recommandé, Mme Zacharie, rue Vintimille, 8. Paris.
Mme Cronier, 32, boul. du Temple.

LE CONGRÈS INTERNATIONAL des œuvres et institutions féminines, s'ouvrira à Paris, salle du Trocadéro, le 12 juillet prochain, sous la PRÉSIDENCE de M. Jules Simon; VICES-PRÉSIDENTES, Mmes Isabelle Bogelot, Kœchlin Schwartz, de Verneuil; SECRÉTAIRES: Mmes Maria Martin, Émilie de Morsier, M. Beurdeley, maire du VIII^e arrondissement.
Bureau du Congrès, 21, passage Saulnier, rue Lafayette.

Le Gérant: H. JOLY.